



MARIE FAUCHER

Les cahiers de Lili Rose

Neuf ans en 1940

RÉCIT

Extrait de la publication

carnetsnord | éditions
montparnasse

Les cahiers de Lili Rose
Neuf ans en 1940

© Carnets Nord, 2012
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-096-1

Marie Faucher

Les cahiers de Lili Rose
Neuf ans en 1940

carnets**nord**

Introduction

LA CÉTOINE DORÉE, *Cetonia aurata*, est un coléoptère à métamorphose qu'on appelle aussi hanneton des roses.

Son temps n'est pas le nôtre, et pourtant, quand je trouve l'un de ces bijoux aux reflets d'or vert, là sur le dos, en fin de course sur le plancher, pédalant dans l'air poussiéreux et moutonneux de la maison où il semble échoué...

Est-il là par inadvertance ou pour se cacher ?

Je lui tends un doigt où il s'agrippe et m'y griffe une bague. Alors mon cœur lui dit qu'il ne sied pas à une telle merveille de finir ainsi dans une balayure. Pas un hanneton des roses, quand même ! Et je vais le déposer dans l'herbe, sur une feuille, sur une pierre, sur un sol digne de lui enfin, les élytres au soleil. Mais, toujours et désespérément, il se retourne et gigote dans le vide. Nous sommes soudain si proches ; je l'assiste, le redresse encore, et puis m'en vais. Chacun son destin, chacun son chemin selon sa nature.

Pourtant,
je prie pour cet insecte.

Peut-être pour qu'un jour un cœur respectueux m'assiste et me sorte de la poussière quand j'agiterai mes pattes dans un dernier applaudissement.

LES CAHIERS DE LILI ROSE

Or, c'est ainsi, ce matin dans un rayon de soleil, au grenier, que j'ai retrouvé sous un henneton des roses en fin de course, un cahier et des feuillets jaunis qu'il s'ingéniait à me dépoussiérer, laissant sa trace comme une signature.

10 janvier 1983,
Marie

Cahiers d'enfance

L'orthographe de Lili Rose est préservée car elle suit le chemin de ses découvertes de la langue et les progrès de son évolution.

1940 – L'exode

JE M'APPELLE Marie-Julie Rosenrot, j'ai neuf ans.

On m'appelle Lili Rose, sauf Grand'Mère¹ d'Alsace qui dit Boumette à cause de mon frère qui a dix ans et qu'elle appelle Boum parce qu'il est sourd et qu'il entend bien ce nom-là. Et nous trois, avec Pierrot qui a cinq ans, on est les trois Boumets. On vit tous ensemble à Robinson pas loin de Paris, Papa, Maman, Boum, moi et Pierrot, et Mémé qui est la mère de ma mère.

Tous les jours, Maman veut que j'écrive pendant une heure ce qui vient de se passer pour nous. L'exode. C'est le journal de l'exode. Comme une rédaction, mais tous les jours, avec des brouillons et Maman qui rature, qui n'est pas contente et qui dit que je suis une étourdie paresseuse. Elle s'énerve et crie qu'elle est obligée de tout me mâcher ! Mais moi, ça m'ennuie. Et puis les garçons ont commencé dans le jardin le grand jeu de « chacun sa tente d'Indien », avec des grands chiffons que Maman nous a donnés exprès.

1. « Grand'Mère » garde son apostrophe car c'était l'usage dans ces années-là. Lili Rose n'en a pas connu d'autre orthographe.

La mienne est un vieux rideau avec de grosses fleurs rouges. Et quand je suis seule dedans, chez moi, au milieu, assise en tailleur contre le piquet qui la tient debout, et que je fume le calumet de la paix en sureau, avec le soleil dehors qui fait à travers éclater les fleurs dedans, moi je suis contente.

Mais je suis ici tous les jours à ma petite table dans le couloir, et quand j'ai fini et que je peux descendre jouer avec les garçons dans le jardin, le soleil n'est plus à la bonne place et ça ne fait plus le rayon de Dieu qui me traverse !

**

Voilà !

Aujourd'hui, ça fait longtemps que c'est encore la guerre et on joue à faire des tickets et des cartes de priorité pour mère de famille. Je suis la mairie et je me suis fait un bureau avec notre petite table ronde.

On prépare pour Maman une surprise : un carnet-étui pour mettre toutes ses cartes d'alimentation de toute la famille, avec du carton et des papiers transparents, de couleurs différentes, que je plie en bas pour y glisser les feuilles de ticket. Il y a trois « J2 » et deux « A » et un « V ». Pour nous, les trois enfants, c'est « J2 », Papa et Maman, c'est « Adulte », et pour Mémé, « Vieillard ». Avec un papier en couverture faux croco comme j'en ai vu chez M^{me} Ortoli, la marchande de couleurs. Son mari est à la guerre, et Jean-Claude, qui était notre copain et aussi enfant de cœur à la chapelle, a perdu son bras qu'il avait mis à la fenêtre pendant l'exode, et on lui a coupé tout net parce

qu'une voiture qui doublait vite l'avait arraché. Pour le papier croco, c'est moi qui ai eu l'idée et je crois que Maman sera contente. Il est marron et brillant.

Boum et Pierrot sont des clients et viennent chercher leur carte et je leur donne des tickets périmés que Maman m'a donnés.

Ce matin, le docteur Blanc est venu. Il était « enchanté », en passant devant ma chambre, de voir que la mairie était ouverte et que je pouvais encore lui donner une carte de priorité et des tickets d'essence que j'ai aussi fabriqués. Il a dit que je devais garder la chambre. J'ai la scarlatine. Alors la mairie va être ouverte tout le temps, sauf pendant les alertes.

J'ai décidé que je vais faire moi-même mon journal de l'exode. Comme ça s'est passé pour moi et ce qui me trotte tout le temps dans la tête. Personne ne me le corrigera. J'ai le temps parce que la scarlatine c'est bien plus long que la rougeole. Personne ne touchera mon cahier parce qu'il est contagieux.

**

Je me rappelle, aux vacances, l'an dernier, quand j'étais à Viveroles avec Mémé, on était au restaurant-pension de famille chez M^{me} Delval qui était blonde blanc, et qui avait des lunettes en or et de jolies frisettes. On mangeait de la salade de pommes de terre, et tout le monde s'est arrêté de manger, a jeté les serviettes et s'est levé en criant : « C'est la guerre, c'est la guerre ! »

C'était la déclaration de guerre de M. Daladier ! Moi je croyais qu'ils se trompaient tous puisqu'on dit un « saladier », et qu'on mangeait justement à l'instant des pommes de terre avec de l'huile. Ça me faisait tout gras dans la tête avec des fines herbes ! Comme dans un rêve.

À la rentrée d'octobre, je suis passée avec des cahiers neufs dans la classe de sœur Marie-Thérèse. Elle n'était pas gentille comme les autres, les années d'avant, et elle ne me souriait jamais et me regardait toujours comme si je disais des bêtises.

Et c'est cette année-là que j'ai été une voleuse.

À la récré, j'allais tout le temps dans la classe soulever les pupitres et prendre ce qui m'avait fait envie pendant trop longtemps. Surtout un taille-crayon en forme de réveil-matin, et un minuscule chapelet dans un petit œuf qui s'ouvrait. Et plein d'autres choses que je ne me rappelle même plus.

Et un soir, Papa et Maman sont venus me chercher avec l'Amilcar à la sortie de l'école, quand il faisait presque nuit. J'étais contente parce que ça n'était jamais arrivé, et l'école était loin de la maison, à plus de deux kilomètres. Je faisais toujours le chemin à pied en montant d'abord en haut de la côte vers l'Hermitage, chercher la fille Picard à l'écurie des ânes de Robinson, chez son père, parce que c'était elle qui m'accompagnait puisqu'elle était une grande. J'arrivais toujours chez elle à 7 h 30 et elle était toujours en retard à coiffer ses longs cheveux noirs. On partait de chez elle à 8 heures et je me faisais toujours attraper,

alors tu penses que j'étais contente qu'ils viennent me chercher !

Mais eux, ils avaient l'air fâché et ne m'embrassaient même plus ! Papa me regardait au-dessus de moi d'un air terrible, loin, comme si j'étais grande.

Ils ne m'ont pas parlé du tout.

Quand on est arrivés à la maison, j'ai sonné, et Mémé et Boum sont venus ouvrir et je leur disais toute contente :

« Boum ! T'as vu, je suis venue en auto avec Papa et Maman. »

Et Maman m'a crié :

« Monte dans ma chambre et attends-moi ! »

Alors, l'envie de rire que j'avais parce que j'étais contente est restée sur ma figure comme du plâtre tout sec avec la bouche honteuse d'avoir ri, sans pouvoir revenir à sa place et se refermer. J'étais soudain très malheureuse et gênée sans savoir pourquoi.

C'est que moi je ne savais pas encore que j'étais une voleuse !

J'ai attendu Maman dans sa chambre en pensant à rien du tout et en regardant les grandes fleurs bleues dans les croissants d'argent sombres et magiques sur le mur devant moi.

Enfin, elle est arrivée et s'est assise et elle avait sur les genoux un torchon blanc noué de grandes oreilles aux quatre coins. Elle l'a ouvert et mon cœur s'est cogné de toutes ses forces au mur de mon corps parce que dedans j'ai reconnu soudain tout ce que j'avais volé. Maman m'a dit :

« Maintenant tu vas me dire à qui tu as pris chaque chose et on fera un paquet et il faudra aller leur rendre. »

Mais ça, je ne pouvais pas dire, pour mes meilleures camarades, que je les avais volées. Non. Pas ça ! Alors j'ai dit n'importe quoi. Je voulais que ça s'arrête tout ça et je voulais mourir tout de suite.

Après, j'ai été punie longtemps, en quarantaine ; je ne mangeais plus à leur table, mais au bout du couloir devant les cabinets, et ils ne me disaient plus ni bonjour ni plus rien, ni me regarder, ni m'embrasser, longtemps, longtemps. Et Boum m'appelait toujours « la voleuse » en me pinçant très fort la peau avec deux ongles qui se touchent tellement il serre. Boum, il est sourd, alors parfois il est méchant.

Après, je ne voulais même plus aller à l'école. Et puis il y a eu les bombardements et j'étais bien contente. On descendait à la cave et ça changeait. Ils avaient peur. Moi je voulais tellement mourir que je n'avais même pas peur du tout et j'attendais les bombes.

Voilà tout !

Je m'arrête un peu car j'ai mal à la tête.

**

Je vais vous dire les mots que j'aime bien mais je ne sais pas encore m'en servir : soudain, désormais, toutefois, néanmoins, jadis, à toutes fins utiles et chemin faisant. Je ne sais pas à quel moment on peut dire

qu'on voit le faisan mais je sais que c'est dans les bois,
sur un chemin.

Quand il y a eu la composition d'arithmétique, je n'ai plus voulu aller à l'école et j'ai dit que je n'étais pas bien avec de la fièvre et mal à la gorge, alors Maman m'a dit en me regardant drôlement comme si ça l'arrangeait :

« Monte te recoucher. »

Et ça a même été vrai, à force, pour ne pas avoir menti, que j'avais de la fièvre et du blanc dans la gorge.

Pendant plusieurs jours, Maman et Mémé se couchaient très tard pour nous faire des habits un peu trop grands et j'essayais :

« Tourne, tourne. Non, ne te penche pas, ce n'est pas à toi de voir, tiens-toi droite et regarde devant toi. »

Après elles remplissaient des grands sacs pleins de draps, de couvertures et d'habits. J'étais contente parce qu'il y avait une robe qui me plaisait beaucoup, blanche, verte et noire avec des raies qui se croisent, un grand col blanc et un noeud derrière, et très longue. Ça me faisait une robe de princesse, et je l'aimais déjà beaucoup ; j'en rêvais même la nuit.



Je me rappelle que le 3 juin, il y a eu un très gros bombardement, et avec Boum et Pierrot on regardait par la fenêtre ; on ne voulait pas descendre à la cave, on voulait voir les bombes tomber sur Billancourt.

Je sais que c'était le 3 juin parce que tout le monde répétait : « Le terrible bombardement du 3 juin. » Et nous les enfants, on n'avait même pas peur du tout. Les parents, oui.

Au sous-sol de la maison, on avait chacun sa chaise l'une derrière l'autre le long du mur de l'escalier où il y avait une étagère avec, dessus, nos *rucksacks* d'enfants à chacun. On avait au cou un ruban avec une plaque comme une médaille où Papa nous avait écrit, avec des petits points qu'il avait faits en tapant sur un clou, notre nom et notre adresse, pour si on se perdait blessés sans savoir dire nos noms.

Pierrot, parce qu'il était encore petit, dormait la nuit dans sa baignoire à la place d'une chaise, avec des couvertures dedans comme dans un lit. Et quand j'avais sommeil, en le regardant, j'avais encore plus sommeil et j'aurais bien voulu qu'on ait chacun une baignoire.

Maman nous a laissés jouer toute la journée, plusieurs jours, dans le jardin avec notre bateau. C'est un grand bateau noir en bois parce que c'est la table de l'atelier de mon père, qu'on sort dans le jardin contre le sureau qui fait mât. On met les chiffons de nos tentes comme rideau, et moi je suis dessous assise sur des coussins, dans la cabine avec mes enfants qui sont mes poupées à qui je donne à téter. Surtout à Marie-Dieut'bénisse qui a mon burnous de quand j'étais bébé, avec aussi mon bonnet, si petit maintenant. C'est moi-même qui lui ai choisi son nom parce que Pierrot, quand il rote à table, il dit « Pardon ma famille », et tout le monde ensemble lui répond toujours en riant : « Dieut'bénisse. » Il peut le faire autant qu'il veut, mais pas moi ni Boum car on est trop grands.

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

**CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN NOVEMBRE 2011**

N° d'imprimeur : •••••

Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France